

## Le chemin de Pierre

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... ».

Un mystère ? Pas pour tout le monde ! Vite m'asseoir...les larmes...un steinway...le journal m'échappe ...la table vacille... regard apeuré vers la porte d'entrée comme si celle-ci allait s'ouvrir dans la seconde, comme si « il » allait faire une entrée fracassante et réapparaître sur la scène...cinquante ans après.

Le doute n'est pas permis, c'est son piano sur la lande. Pierre est revenu. Le message m'est destiné : «Pauline, je viens te visiter». Que venait-il faire, lui, vieil homme ? Relancer une vieille femme ? Que venait-il remuer cette histoire ancienne qui nous avait enchantés et tant déchirés ? Et puis qui nous avait propulsés sur des trajectoires divergentes. Pourquoi raviver les fantômes du passé, pourquoi exhumer des fantasmes de vie?

Par la fenêtre sur l'arrière, j'aperçois au loin le sommet des falaises, au nord de Lescoff. La découpe est nette, il fait beau et sec. « Il » a sans doute choisi la période avec soin, un piano dans les embruns, c'est la ruine immédiate. C'est par là-bas, au sud de la Baie des Trépassés. Pas un hasard. Cette plage avait souvent abrité notre insouciance sauvageonne à l'époque. Pierre a choisi un piano comme messenger, pas n'importe lequel bien sûr, un Steinway, « chemin en pierre » dans ce mélange d'allemand et d'anglais, pour moi c'est « le chemin de Pierre » : le chemin que je n'ai pas voulu le prendre à l'époque de nos années universitaires.

Une soudaine envie de tout quitter me tombe dessus. Partir loin de Plogoff, mettre des kilomètres entre ce Steinway et moi. «Voyons, combien de temps me faut-il pour aller à la gare de Quimper ? De là rejoindre Paris, traverser la capitale, prendre le train pour le Sud. Oui, mais comment Isabelle va-t-elle réagir en me voyant débarquer sans crier gare ? Et puis je serai sans doute perturbée au point d'être un poids un peu lourd pour sa petite famille.

Non, non. Me réfugier chez ma fille, ce n'est pas une bonne solution ; je ne dois pas la mêler à cette histoire! Encore moins chez mon fils à Londres! Il est rarement chez lui. Si je fuis, cela doit être dans un nulle part, là où personne ne me connaît. Je vais aller à l'agence de voyage du centre commercial de Quimper: «Bonjour, c'est pour un départ immédiat... j'ai mon passeport et ma brosse à dent ! ...Peu importe la destination ...».

Ranger, faire la vaisselle ; mes mains tremblent. Zut j'ai cassé un verre...soudain je me fige ... la sonnette d'entrée ! Non ce n'est pas possible, ce n'est pas déjà lui. Je m'accroche au bord de la table. Mon Dieu calme-toi, ce n'est pas bon pour ton cœur, il est midi, c'est peut-être tout simplement la voisine ou le facteur. Silence. La sonnette insiste. Ce n'est pas la voisine, ce n'est pas sa façon de sonner. Je glisse doucement sur le parquet ciré vers la fenêtre en coin. Pas de voiture jaune ; devant la porte du jardin un jeune homme en costume noir, inconnu.

«Bonjour Madame, vous êtes bien Pauline Le Govic ? Je dois vous remettre cette enveloppe de la part de la part d'un ami. Je repasserai ce soir à 20 heures précises pour vous emmener en voiture. Tout est expliqué dans le message. A ce soir Madame». Il s'éclipse sans attendre les questions que je n'arrive même pas à balbutier.

Je serre l'enveloppe dans la main. Pauline, ressaisis-toi, il n'y a pas péril en la demeure ! Soit tu fais ta valise tout de suite incapable de faire face à la situation et tu pars t'oublier dans l'inconnu comme tu es partie une fois déjà, soit tu te replonges dans cette vieille histoire.

Pierre ! Qu'est-ce que tu viens faire ?...Pauline s'il te plaît redeviens toi-même, sois concrète. Tu ne sais rien ; qui te dit qu'il est vivant ? Qui te dit que ce n'est pas un notaire qui met en œuvre les clauses de son testament ? «Je lègue mon piano à Pauline..., livraison à Plogoff comprise». Ce serait bien son côté panache attentionné. Livraison comprise ! S'il m'a retrouvée il sait que ce n'est pas avec ma retraite d'institutrice que je vais payer le transport d'un tel monstre. Ce qu'il ne sait pas, c'est que j'ai arrêté la musique depuis longtemps et que ma maison est trop petite pour héberger un tel instrument ; mais ce n'est peut-être pas cela du tout qu'il veut. Il te faut savoir, tu dois ouvrir l'enveloppe.

Oui ! Non ! J'hésite encore... ouvrir la lettre. Alors tire à pile ou face : pile, je file tout de suite à l'agence, face j'ouvre l'enveloppe. Oui mais si je pars sans avoir l'ouverte, je ne saurai pas, en tous cas pas maintenant. Face, je lis et après je décide, je peux toujours réactiver mon

projet d'évasion. Allons Pauline sois honnête avec toi-même, tu sais bien que si tu ouvres, tu vas te faire happer par l'histoire. Rappelle-toi comme Pierre savait se faire pardonner, rappelle-toi comme tu cédaï à la première vague de son sourire enjôleur, jouant les faux naïfs. Rappelle-toi ta faiblesse devant son charme, ses talents, rappelle-toi combien tu as souffert de ne pas prendre le chemin de Pierre. Rappelle-toi bien ! Décide ensuite, mais ne te mène pas en bateau.

Alors...face ? Face !

La photo a glissé de l'enveloppe sur la table, son image est là sous mes yeux. Pierre au piano, l'image est tête en bas. C'est normal, il est parti aux antipodes. Visiblement une calvitie naissante a eu raison de sa grosse mèche blonde rebelle qu'il balançait toujours d'un coup de tête. De l'index posé sur un coin de la photo, je la tourne lentement pour la mettre à l'endroit. Ses traits s'identifient petit à petit. Il est au piano pris de face trois-quarts, inspiré. Au moins il n'a pas cherché à tricher avec le temps qui passe. Pourquoi le ferait-il d'ailleurs ? Il semble toujours aussi mince, enfin c'est difficile à dire, il est assis. La photo n'est pas datée. Pierre Johanson, non, Peter Johanson son nom d'artiste.

La lettre sur la table, une écriture fine, des jambages à l'ancienne, sans doute un clin d'œil à mon métier de maîtresse d'école. Ce métier dans lequel je m'étais lancée au moment où je m'éloignais de Pierre. Je reconnais bien son esprit taquin.

« Chère Pauline... »

Bon, je vais partir quand même ! Tu te rends compte de ce que vont penser les gens du village quand ils vont apprendre que ce piano est pour toi, qu'une histoire d'amour est à l'origine de ce gros bazar, car cela finira par se savoir. Tout se sait dans un village, tout sauf bien sûr l'essentiel, le profond, c'est ainsi, c'est la loi que tu as acceptée il y a bien longtemps et qui te protégeait. Que vont penser les générations d'enfants que tu as poussés et guidés dans les premières années d'apprentissage du savoir ? Encore que...peut-être seront-ils contents d'apprendre que tu n'as pas toujours été Madame Le Govic, mais que Pauline Bouvier a existé. C'est encore tes histoires de «qu'en dira-t-on» qui te minent. Oui mais quand même, comment vais-je m'en sortir entre ceux qui feront des messes basses sur mon passage et ceux qui voudront me faire raconter ma vie d'avant. Je déteste parler de moi et tout autant qu'on parle de moi. Je vais partir loin pendant quelque temps et quand les choses seront un peu

tassées, ce sera plus facile. Que dit Pierre d'ailleurs ? « ...demain le piano va repartir pour une école de musique à qui j'en ai fait don. Mais auparavant, ce soir, je jouerai une dernière fois, pour toi, au bord de la falaise.»

Une dernière fois pour moi ? Non Pierre je ne peux pas ! Non Pierre je ne veux pas, comme je n'ai pas voulu, il y a cinquante ans. Tu n'as pas le droit de m'imposer cela, quelles que soient les circonstances...! C'est trop loin, Pierre... Je suis désolée, Pierre c'était il y a trop longtemps !

Allez Pauline il est temps d'agir et de passer à la case salle de bain. Un peu de maquillage mais pas trop pour partir au loin, et puis Non ! Pourquoi un peu ? Pourquoi pas beaucoup ? Beaucoup pour effacer le temps, pour...Allez ! Lâche tes cheveux...Le téléphone sonne.

«Allô, ah c'est toi Isabelle... Oui je vais bien et toi...les petits vont bien ? Ah, un rhume... Ici il fait beau tu sais... non rien que la routine...Que veux-tu qu'il arrive à une vieille dame comme moi ? ... Non pas du tout, je ne me plains pas au contraire, je pensais simplement que ma vie a été bien remplie et que ... Oui, mais tu sais toute chose a une fin... Je t'embrasse moi aussi.»

Je repose le combiné tout maculé de rouge à lèvres. Je me regarde dans le miroir. Mon Dieu Pauline, mais qu'est-ce qui t'a pris ? Un rouge à lèvres vermillon sur-dosé, une couche de fond de teint, les cils, les sourcils soulignés, la chevelure en tempête. Oui et après tout pourquoi pas ? L'idée de traverser le village en plein jour comme ça pour aller attendre le bus m'arrache un large sourire ! Tu vas en faire prendre des crises cardiaques ! Souviens-toi la dernière fois que tu t'es maquillée de la sorte, c'était il y a combien ? Cinq ans peut-être, j'en ri encore.

Ma fille m'avait inscrite «à l'insu de mon plein gré» comme disait le champion cycliste, sur un site de rencontre. Elle avait tout manigancé, des premiers échanges sur le mail au premier rendez-vous. C'était le meilleur «fit» disait-elle. Je m'étais changée et maquillée dans les toilettes de la gare de Quimper. Je m'étais bien amusée, cette rencontre achevée avant même d'avoir commencé. L'homme au buffet de la gare avait pris peur devant ma tenue. Il faut dire que des décennies de non-maquillage, d'absence de soin vestimentaire, m'avaient fait perdre la maîtrise des nuances. Je me souviens encore de ma fille contrariée mais qui riait beaucoup

quand je lui avais montré les clichés pris au photomaton de la gare de bus de Quimper. «Mais maman on dirait une femme... décontractée ! Comment as-tu osé ?».

Oui ma fille, j'ai osé en effet, des talons hauts, des bas un peu résille, un rouge à lèvres agressif. C'était peut-être la seule façon pour moi de m'inscrire dans cette mascarade, en avançant déguisée, cachée derrière l'outrance. Ce fut la fin définitive des velléités de ma fille pour me trouver un compagnon de vie. Elle voulait briser ma solitude après ces quelques années de veuvage.

Allez Pauline dépêche-toi, tu vas être en retard ! Lentement devant le miroir se maquiller puis se démaquiller. Oh, où est mon sac de voyage ? Vite, au moins un pyjama. Vite, il me faut attraper le bus de 17h30. A l'arrêt personne, le bus du soir pour Quimper était déjà parti depuis 5 minutes : «Zut ! Ils ont changé les horaires. C'était le dernier de la journée».

Retour à la maison en rasant les murs ; s'enfermer, penaude. «Acte manqué ma petite maman» me dirait Isabelle. «Non, je ne pouvais pas savoir qu'ils avaient changé les horaires au début du printemps, cela fait quatre jours à peine ! Et puis manqué dans quel but ? - Quel but ? Mais vraiment maman tu nous prends pour des gosses de maternelle? Et le piano, et le chemin de Pierre ?»

Oui c'est vrai, le chemin de Pierre... C'était avant toi, avant ton frère, avant ton père. Le maquillage ne me faisait pas peur à l'époque, j'étais plutôt coquette. Elle se remaquille lentement devant le miroir. Discrètement. C'était à Rennes, je me traînais en fac de lettres, la vie nocturne était intense. Pierre était aux Beaux Arts, il jouait du piano comme un dieu. Tiens pourquoi pas cette robe rouge, elle te va encore... très chic ma chère ! Il faudrait qu'un jour je te raconte tout cela, Isabelle, mais m'écouteras-tu toi qui es prise dans le tourbillon de ta propre vie ? Une chevelure longue blonde qui virevoltait au rythme de la musique, j'étais placée dans une loge sur le côté au-dessus, derrière lui. Je discernais à peine son visage le soir de ce concert universitaire où je l'ai vu pour la première fois. Il jouait ce soir là, sa musique fétiche : Bach, les Variations Goldberg. Je voyais ses cheveux fauve qui se jouaient de la rigidité des lignes du piano, la bataille était épique mais la chevelure finissait par gagner, le piano s'adoucissait tel le corps d'un lion dompté qui marque le respect à sa crinière. Le chemin de Pierre commençait !

Stone moi, ce soir là ? Oui peut-être, c'était dans l'air...Oui! Forcément la sémantique...the stone way ! Je ne me souviens plus précisément ; sa musique suffisait de toute façon à nous faire planer.

Quel plaisir de glisser les mains autour de son pied, le bas nylon enroulé, puis de le faire remonter doucement le long de sa jambe. Moment de douceur souriante: on dirait comme un rideau qui efface une facette de moi et dévoile une autre scène. Oui, Pauline, ainsi drapée, tu peux dire que c'est encore un beau jambage ! Comme avant, Pierre, quand tes doigts de pianiste sur mes jambes jouaient. Chaque touche me donnait des frissons. Et ta musique se propageait le long de mon corps, vers ce que tu appelais la montagne d'or. Tu inventais à l'infini des variations de parcours, de toucher, de rythme. Et le dernier aria, calme, apaisé qui s'éteignait tout doucement après le flamboiement dans une nostalgie engourdisante.

Voyons les chaussures. Que choisir : bottes de marche ? Talons hauts ? Et pourquoi pas les deux ! Le manteau, le foulard coloré, le chapeau. Pauline Bouvier es-tu prête ?

Pierre Johanson, la coqueluche des étudiantes, beau, intelligent, artiste, joyeux, amuseur, bonne famille, père suédois, mère bretonne, bien sous tous rapports. Et Pierre qui tombe amoureux fou de Pauline. Pourquoi moi ? Il y en avait tant d'autres, autour, de plus ceci, de plus cela! Je me serais contentée d'envier une autre à son bras. Non c'est tombé sur moi, je soulevais autour de moi une vague de jalousie. Nous avons vécu un grand amour bohème et baroque dans une grande maison ouverte. Il travaillait longtemps le piano et ensuite le jour et le soleil se relevaient sur une deuxième journée de renaissance épanouie!

Au fond de moi, pourtant, j'ai toujours su qu'il m'était interdit de tomber amoureuse de lui. Je l'aimais à la folie, mais il était trop pour moi. J'ai tenu un peu, le plus longtemps que j'ai pu, dans cet amour, mais j'étais en surrégime, je sentais bien qu'il lui fallait du supérieur, du bien plus élevé que ce que je pouvais lui offrir. La vie lui avait donné trop de choses, trop de talents, il fallait qu'il rebondisse et développe tout ça. Je l'ai quitté brutalement après sa première tournée de pianiste. J'ai plaqué la fac pour l'école d'institutrices. Il est alors parti lui aussi, faire carrière à l'étranger. Jusqu'à ce jour nous n'avons jamais essayé de prendre de nos nouvelles. Je ne sais pas comment on va se retrouver ce soir.

Voilà l'histoire en gros, Isabelle ; pour les détails il faudrait un peu plus de temps bien sûr.

Tiens, j'ai lu récemment l'histoire de Patty Smith «Just kids», cela m'a beaucoup touchée ; cela m'a remémoré des souvenirs de nos années folles avec Pierre, j'ai aussi réalisé combien je n'étais pas de la trempe de Patty Smith, j'avais pris la bonne décision je n'étais pas à la hauteur de Pierre, comme elle le fut et, certainement bien au-delà, à celle de Robert Matlehorpe son amour bohème. Tu sais ton père disait toujours «il faut savoir dans quelle division on joue !», il avait raison.

Huit heures, la sonnette, le jeune homme est à l'heure, il attend devant la portière ouverte de la Mercedes. Vite traverser le jardinet avant que quelqu'un ne me voie. Mes chaussures à talons dans une main, l'autre main sur mon chapeau, je m'engouffre dans la voiture.

La voiture se gare au bord de la plage. «Attendez-moi dans la voiture, Madame, je vais ouvrir le chemin.» Le jeune homme marche jusqu'à la limite des lumières et disparaît dans le noir de la plage. Cette plage, nous nous y enfions dans la nuit en courant nus vers la mer comme deux sauvages. Oui, c'est bien là où nous avons connu des moments de bonheur intense.

Un grondement assourdissant, un énorme engin de travaux publics jaune vif s'arrête devant la voiture ; le jeune homme en descend. Il m'ouvre courtoisement la porte et m'invite à sortir. Il secoue la tête en souriant alors que je m'apprête à chausser mes talons hauts : «Gardez-les à la main, Madame, ce sera plus pratique ! Voici votre loge, Madame !» me dit-il en allumant l'éclairage sur le devant du tractopelle : un godet énorme entièrement décoré comme une loge de la Scala de Milan, capitonnée de soierie et de velours mauve, sertie de rubans d'or. Une rambarde ouvragée sur le devant, et derrière au milieu un fauteuil Louis XVI. «Rassurez-vous Madame, je me tiendrai à vos côtés, au cas où. Après-vous, Madame » dit-il en ouvrant la porte d'accès et en m'aidant à monter la marche.

Ainsi dans ma loge d'opéra, mon jeune ange gardien debout derrière, la main posée sur le haut du fauteuil pour me rassurer, lentement nous avançons sur la plage vers le lieu du concert. Je vois le piano éclairé sur la falaise. Nous approchons par derrière. Je le vois, il est là, déjà en place, assis au piano, comme il y a cinquante ans, la grande mère en moins. Il attend. Ma loge s'élève très haut au dessus de la plage, je suis comme au premier concert en hauteur et derrière, de trois-quarts, je ne vois pas son visage. Le jeune homme me donne un plaid. Le moteur s'arrête ; pas de vagues, pas de vent ; le silence nous enveloppe. Je voudrais crier, hurler mais rien ne sort. Bien sûr les conventions...Pauline voyons ! Tu ne peux pas

briser cet instant par un cri, laisse le chemin à Pierre, efface-toi.

Aux premières notes je reconnais le récital, le même programme que le soir de notre rencontre. Les variations Goldberg. La montagne d'or. Les larmes montent. Non il ne faut pas ! Ton maquillage va couler, tu vas être horrible. Mais le jeune homme a anticipé, une boîte de kleenex à la main. L'Aria, joué tout en douceur nostalgique ; une vie est passée Pierre, tu n'as pas perdu ton doigté, et je vois le fantôme de ta mère qui se balance au moment d'attaquer chaque nouvelle variation.

A la fin du concert, j'ai cru entendre un tonnerre d'applaudissement, mais moi debout dans le godet je crie, je hurle à la mort sur ce chemin de Pierre, je hurle pour que tous les gens des alentours m'entendent, je hurle pour que tous les enfants de mon école sachent que j'avais aimé à la folie ; je hurle pour toutes les petites choses qui m'ont fait trotter dans la vie, pour toutes celles que j'ai manquées en ne voulant que trotter, je hurle parce que je n'ai pu suivre Pierre et m'envoler avec lui, je hurle parce que je ne l'ai pas voulu. Je hurle parce que la vie...

Puis je fais signe au jeune homme de nous faire reculer lentement sur la plage. Pierre me regarde de son siège, le bras levé vers moi en signe d'offrande et d'adieu. Nous pleurons en nous éloignant l'un de l'autre et en nous saluant à jamais. Je veux juste rentrer chez moi, je veux juste éteindre le chemin de Pierre avant qu'il ne s'éteigne lui-même. La lettre de Pierre est malheureusement explicite à cet égard.